

BENJAMIN BERTON

DREAMWORLD
**ou la vie fabuleuse
de Daniel Treacy**



« Les Television Personalities :
c'est le groupe punk ultime. »

JOE STRUMMER

LE BOULON 

BENJAMIN BERTON

DREAMWORLD

LA VIE FABULEUSE DE DANIEL TREACY

RÉCIT



LE BOULON 

2. L'enlèvement de Paul McCartney

« Vous êtes sûrs de vouloir y aller ? Ça va nous prendre une éternité.
— On ne sait même pas s'il sera là. »

Dans la bande, personne ne se souvenait vraiment de qui avait eu l'idée initiale. Daniel savait que c'était la sienne et qu'il avait réussi à la faire accepter par les autres sans avoir l'air d'y toucher. C'était sa technique. Il suggérait et disparaissait après en avoir dit suffisamment pour que les autres reprennent l'idée à leur compte et soient persuadés à la fin que c'était la leur. Ce jour-là, il y avait John, Gerard, Joe, Edward et puis Daniel. On pouvait dire que c'était la bande de l'Observatoire parce qu'ils avaient tous fréquenté ou fréquentaient encore l'École de l'Observatoire, un peu plus loin, mais cela aurait été exagéré de considérer qu'ils constituaient une bande. Ils ne menaient aucune activité illicite, à part fumer des cigarettes et boire une bière de temps en temps, jouer un peu de musique et discuter des filles avec de grands airs de conspirateurs. Ils formaient un groupe d'amis tout au plus, juste des garçons, pas tout à fait des hommes, mais avec quand même de l'ambition dans la vie, des rêves et tout ce qui va avec.

« Très honnêtement, remarqua Gerard, je ne vois pas comment on va s'en sortir. Il y aura forcément du monde autour et nous n'avons aucun plan digne de ce nom.

— Gerard a raison, poursuivit John sur le même ton que son frère, il est évident que ça ne va pas marcher. Dis-leur Joe, ils t'écouteront. »

Joe ne dit rien. Il était le plus intelligent de la bande, le plus cérébral, celui qui passait pour le bon élève et le plus posé. L'avenir le prouverait d'une certaine façon. Mais Joe réagissait souvent à retardement comme si les problèmes qu'on lui soumettait n'étaient pas suffisamment consistants pour qu'il daigne les résoudre immédiatement.

« C'est pour cette raison qu'il faut le faire, expliqua Edward. Vous avez envie d'écrire des chansons ou pas ? McCartney a bien un secret.

— Ouais, arrêtons de discuter et allons y.

— Je n'ai même pas de vélo. »

John et Gerard avaient une bicyclette pour eux deux et c'était aussi le cas de Daniel et Ed. Joe suivait derrière en trotinant. Le plan était simple. Ils roulaient jusqu'à Saint John's Wood, se postaient devant le 7, Cavendish Avenue, attendaient que Paul McCartney sorte et, lorsqu'il tournait le coin de la rue, ils l'encadraient et l'emmenaient sur un terrain vague à l'angle de Wellington Road et de Circus Road pour l'interroger.

« Tu as les masques Daniel ?

— Quels masques ?

— Les masques bon sang. Ne me dis pas que tu n'y as pas pensé. Tu ne veux pas qu'on nous reconnaisse !

— Désolé.

— Arrêtez de chercher des excuses pour ne pas y aller. Nous sommes en plein mois d'août. Il n'y aura personne autour de l'Hôpital, les interrompit Edward. Pédalez plutôt. »

Joe peinait à l'arrière. Il était déjà décroché de plus de cent mètres quand il leur fit signe qu'il laissait tomber. Il hésita à emprunter le bus pour Regent's Park mais il préféra rentrer chez lui. Son instinct lui disait que cette escapade ne les mènerait à rien. Il ne voulait pas tout gâcher alors qu'ils venaient d'empocher leur examen final quelques semaines plus tôt et s'apprêtaient à entrer dans la vie active. Les frères Bennett avaient décroché un contrat dans une armurerie. Lui cherchait encore. Daniel ne s'était pas présenté à l'examen. Il avait quitté l'école il y a quelques mois déjà avec la bénédiction de ses parents. Il avait fait des petits boulots, travaillé pour des associations caritatives et d'autres boîtes. Aucun d'eux ne savait quoi faire de sa vie. Ils aimaient jouer de la musique et ne pas travailler. Daniel et Ed écrivaient des chansons mais ils ne savaient pas quoi en faire à ce moment-là. Ils aimaient rester assis là, au coin de la rue, et regarder le monde défiler devant leurs yeux. Il faut dire qu'ils étaient aux premières loges pour voir l'Angleterre bouger. Cavendish avenue se situait à l'autre bout du monde, à deux pas des Studios d'Abbey Road. Leur univers à eux était peuplé de stars et de personnalités. Ils avaient déjà croisé Anita Pallenberg et Keith Richards. Brian Jones et quelques autres. La tante d'Ed était amie avec la fille de l'écrivain Mervyn Peake et tout le monde savait l'endroit exact où logeait Syd Barrett lorsqu'il venait à Londres.

Pour se rendre chez Paul McCartney, c'était une autre histoire. Il fallait traverser Hyde Park du sud au nord, contourner la gare de Paddington par Little Venice et puis remonter en direction de

Saint John. C'était un trajet d'au moins une heure trente qu'ils connaissaient assez mal. Ils avaient beau être fiers, les cinq amis, réduits à quatre maintenant que Joe les avait laissés tomber, n'en menaient pas large une fois loin de leurs bases. Ils voyageaient en terre inconnue. Les voitures leur semblaient plus agressives que sur Kings Road où elles roulaient au pas pour regarder les mannequins et les vitrines des magasins. Du côté de Paddington, les rues étaient plus étroites et l'univers en voie de rétrécissement. Les gens eux-mêmes étaient moins flamboyants. Tout paraissait plus sale et humide. Ce n'était pas qu'une question de classes sociales. Les gens étaient beaucoup moins cools. Ils étaient normaux, travailleurs et aussi un peu moins beaux.

Ils s'arrêtèrent à plusieurs reprises pour reprendre leur souffle, fumer une cigarette et boire un peu d'eau. C'était une belle journée d'août. Il ne pleuvait pas et le soleil tentait quelques sorties timides d'entre les nuages hauts.

« Et s'il n'est pas là ?

— Et bien nous laisserons tomber.

— Et s'il sort de chez lui avec un ami ? »

Il leur était impossible de vérifier si Paul McCartney était à Londres ou s'il était parti en vacances. L'ancien Beatle avait acheté la maison du 7, Cavendish Avenue en 1965. Il y avait emménagé en mars 1966, à contre-courant du mouvement qui avait mené les Beatles à s'éloigner du centre de Londres pour s'isoler et vivre à l'écart de la foule. McCartney avait fait le choix inverse lorsqu'il était tombé amoureux de cette bâtisse de trois étages de style Régence, qui ne payait pas de mine de l'extérieur mais qu'il avait pu modeler

à son goût depuis toutes ces années. Le premier mouvement avait été évidemment d'encercler la maison d'un mur d'enceinte et de l'équiper d'un système de sécurité qui coupait le musicien des sollicitations permanentes du public. Il avait fait procéder à quelques changements par la suite, quelques équipements, une petite extension sur l'arrière mais rien qui la rende si différente de l'époque où il l'avait achetée. Cavendish Avenue ne s'était jamais changée en bunker. McCartney y avait régulièrement accueilli des photographes et on pouvait l'apercevoir dans le jardin avec sa famille en se positionnant en léger surplomb de la clôture.

Daniel et Edward avaient longuement échangé sur ce qu'ils feraient de McCartney une fois qu'il serait tombé entre leurs mains. Ils avaient identifié plusieurs moyens de lui soutirer ses secrets de composition dont le plus sûr était probablement de lui retirer le cœur et le cerveau, de les broyer dans une centrifugeuse et puis d'en boire le jus. Ils avaient envisagé un temps de lui couper les mains et de se les faire greffer, au motif que c'était elles qui composaient les mélodies et qu'il était assez probable qu'elles se souviennent encore, même transplantées sur un autre corps, de la façon dont il fallait faire pour écrire des chansons. La mémoire des mains. La transsubstantiation. D'après leurs recherches, voilà ce qui pouvait marcher.

Ils n'avaient pas de voiture pour emmener McCartney à la campagne et le cuisiner. Ils ne pensaient pas que composer des chefs d'œuvre sous la contrainte était une méthode opérante. A vrai dire, ils n'étaient pas certains du tout que leur plan avait une chance de fonctionner et c'est ainsi qu'ils furent rassurés quand, à l'approche du 7 Cavendish Avenue, ils virent que la rue était pleine de monde,

de voitures et de journalistes qui faisaient le planton.

« Merde, s'exclama John. On dirait que ça se complique.

Les quatre garçons mirent pied à terre et appuyèrent leurs deux vélos sur un mur. Ils sortirent leurs bouteilles d'eau de leurs sacs et se désaltèrent assis sur le pavé.

— Bon sang. On n'a pas choisi le bon jour, on dirait. »

Ils se regardaient incrédules, les yeux exorbités par l'effort d'être venus là. Quelque chose avait dû leur échapper. La rue était noire de monde. Il y avait des voitures de la BBC et des grandes chaînes du Nord, une voiture d'une chaîne américaine et des journalistes avec des perches et des micros en fourrure qui trépignaient, le regard tourné vers la porte d'entrée du 7.

« Tu crois qu'il est mort ?

— Non, dit Daniel. Il y aurait des gens. Il doit s'agir d'autre chose. En tout cas, c'est mort pour l'enlèvement.

— Tant mieux.

— Défaitistes. »

Ed prit son courage à deux mains et s'avança en direction de la maison, bien décidé à en avoir le cœur net. Les trois autres lui embrayèrent le pas. Ils avaient les cheveux en bataille et collés par la sueur. Leurs chemises étaient ouvertes sur la poitrine et le revers de leur pantalon encore roulé sur lui-même pour éviter qu'il ne se prenne dans les rayons du vélo. Ed s'avança vers une journaliste et lui demanda ce qu'il y avait.

« Elvis, elle répondit, Elvis est mort.

Les quatre garçons se regardèrent en continuant d'avancer en direction de la maison, circulant entre les grappes de journalistes à l'affût.

— Ils attendent une déclaration de McCartney.

— Elvis, bon sang.

Tandis qu'ils avançaient, un journaliste tendit le micro à George pour l'interroger.

— Vous êtes un fan des Beatles ?

— Oui, répondit George un brin hébété.

— Qu'est-ce que ça représente pour vous la mort d'Elvis Presley ?

— Il était gros et flatulent. Surtout sur la fin. Mais c'était Elvis Presley. »

Ils explosèrent de rire. Gros et flatulent. C'était le mot. Qu'est-ce qu'on en avait à foutre de la mort d'Elvis ? Et qu'est-ce qu'il allait se passer maintenant qu'il était mort ? Tout le monde pouvait faire du rock. Daniel savait depuis peu qu'on pouvait presser un disque pour une poignée de livres, qu'on pouvait enregistrer pendant quelques heures dans un studio pour guère plus d'argent et qu'on pouvait faire tout ça sans presque savoir jouer. C'était ça qui était l'objectif maintenant. Il avait une guitare depuis quoi ? Six mois, huit mois, guère plus. Cela n'était en aucune façon un handicap. Elvis Presley ne savait jouer de rien après tout. C'était quand même dommage qu'il soit mort. Le père de Daniel faisait une bonne imitation d'Elvis Presley. Sa mère écoutait ses disques avec plaisir et il était persuadé qu'elle était en partie tombée amoureuse de son père le jour où il lui avait fait son imitation d'Elvis. Rien que pour elle. Il avait une voix irrésistible il faut dire. Elvis, pas son père, même si son imitation qu'il faisait parfois lors de certains repas de famille bien arrosés tenait la route. Peut-être qu'il y avait une idée de chanson autour de ça. Le jour de la mort d'Elvis, elle avait pleuré tout son saoul parce que cela lui rappelait le moment où elle était jeune et où son amour chantait pour elle seule à la façon d'Elvis Presley. Son

amour était mort maintenant et Elvis tirait sa révérence à son tour.
Chienne de vie.

Ils attendirent plus d'une demi-heure pour voir comment la chose évoluait. Lorsque les journalistes les arrêtaient pour les interviewer, ils répondaient tous la même chose : « il était gros et flatulent. Surtout sur la fin. Mais c'était quand même Elvis. » Ils trouvaient tous que c'était l'analyse la plus brillante qu'on pouvait fournir sur le sujet.

Vers 16 heures et quelques, Paul McCartney franchit le portail de sa maison et marcha à la rencontre des journalistes pour faire quelques déclarations. Il avait une tenue décontractée, une chemise d'été blanche et un pantalon de toile crème. Ils s'approchèrent pour le voir de plus près mais la foule des journalistes s'était refermée sur lui. McCartney racontait quelques anecdotes du jour où Elvis avait reçu les Beatles dans sa maison d'Hollywood. C'était il y a douze ans jour pour jour. Les Beatles faisaient la tournée de leur film Help qui était à peu près aussi mauvais que les nanars dans lesquels tournait Elvis depuis des années. Elvis les avait accueilli en personne. Il leur avait juste dit : « Salut, les gars. » et ils avaient partagé du whisky et du Seven Up (Elvis adorait le Seven Up) dans le plus grand canapé qu'ils avaient jamais vu, un canapé long comme un train de marchandises. Puis Elvis avait joué I Feel Fine à la guitare et les avaient plus ou moins obligés à jouer avec lui. Ils avaient joué des titres les uns des autres en signe de respect. Ceux qui savaient jouer de la guitare du moins et cela avait duré toute la soirée et une petite partie de la nuit, à jouer et à boire du Seven Up, à discuter d'égal à égal. Les Beatles étaient beaucoup plus à la mode qu'Elvis à cette époque, qui ne faisait vraiment plus rien de

remarquable et avait décidé de ne plus apparaître en public. Cette rencontre était un peu plus qu'un passage de relais. Certains ont raconté qu'Elvis rêvait d'une collaboration avec les Beatles, d'un album complet mais que Lennon l'avait envoyé promener. Gros et flatulent sur la fin.

Elvis est mort. Longue Vie à Ringo !

On pouvait voir ce type de pancartes à l'époque et en rire. C'était beaucoup moins drôle maintenant que Elvis était vraiment mort. Mais il y avait une place à prendre.

Alors il était temps de rentrer et de s'y mettre sérieusement. Ils enfourchèrent leurs vélos et se dirent que l'idée n'était peut-être pas si bonne. L'enlèvement de Paul McCartney avait été un fiasco, même s'ils avaient appris deux ou trois trucs quand même.

« Je sais où vit Syd Barrett, rigola Daniel sur le retour.

— Et David Bowie.

— Et Malcolm McDowell. »